

Bourguignon tressauta de joie en s'écriant :

— Il faut partir... partir tout de suite... Nos gueusards ont déjà l'avance... il est important de les gagner de vitesse... Je ne veux pas qu'ils arrivent à Paul Avril avant moi.

— Crains-tu donc qu'il soit assez faible pour céder ces preuves dont tu parlais tout à l'heure à de Jozères et au docteur... ces papiers que, disais-tu, je veux me procurer à tout prix ? A cette question, le vieillard parti d'un sôlat de rire.

— Lui ! dit-il, je lui défie bien de rien livrer ! Pour le faire, il faudrait qu'il tût quelque chose en sa possession... et il n'a pas une ligne à vendre. Au début, j'avais voulu lui remettre tout en mains... mais je m'en suis gardé dès que j'ai eu étudié le caractère de ce garçon... Orgueil et vanité, le voici résumé... il n'était pas assez fort pour exploiter l'héritage de mon maître, cet imprudent qui, au troisième jour de sa puissance, s'est fait pincer dans les filets d'une belle femme qu'il a vue passer. Je l'avais pris la corde au cou, misérable et désespéré... Quarante-huit heures après il était déjà ingrat et se révoltait contre mes conseils... Aussi je l'ai laissé agir à sa guise et, en vrai hanetton, il s'est fait prendre à la première glu que son pas a rencontrée.

D'abord commencée en riant, cette longue réponse du vieillard s'était terminée sur un ton sec et évêre qui contrastait avec sa voix ordinairement humble. Ses yeux s'étaient animés d'un feu sombre, et ce fut en se redressant de toute sa hauteur qu'il continua avec un accent qui dénotait une redoutable énergie :

— M. de Saint-Dutasse n'a qu'un seul et véritable héritier... et cet héritier, c'est moi !... Oui, moi qui vengerai mon maître, mort empoisonné par ces brigands maudits !

Et son poing menaçant se tendit vers la porte par laquelle étaient sortis le docteur et son gendre.

Puis, revenant à son idée, il s'écria vivement :

— Ne perdons pas de temps, monsieur de Valnac... il nous faut arriver avant eux à Olichy-sous-Bois.

Au lieu de s'empresse à l'appel du valet, le comte ne bougea pas de place.

— Oh ! nous avons bien le temps, dit-il en souriant.

— Ne savez-vous pas qu'ils sont montés en voiture en sortant de cette maison ?

— Si vraiment... mais ils ne sont pas encore arrivés, appuya Francis avec le même sourire.

— Ils le seront avant nous.

— Oh ! quelle erreur !

— Que voulez-vous dire ?

— Que, tout à l'heure, une idée m'est venue en entendant le docteur te déclarer que le cocher de fiacre, qui allait les conduire, prétendait, sans savoir le nom du village, pouvoir retrouver son chemin.

— Et quelle a été votre idée ?

— De descendre avant ces hommes et de mettre, avec ma carte, un billet de mille francs dans la main de ce cocher en lui en promettant deux autres à son retour, si, pendant huit ou dix heures, il promenait ses voyageurs de village en village avant de les conduire à destination.

— Et il a accepté ?

— Avec joie. Nous allons donc nous rendre chez moi où je donnerai l'ordre d'atteler sur-le-champ. Ma voiture nous aura déjà ramenés à Paris que nos gredins ne seront même pas encore arrivés là-bas.

— Partons vite.

Une demi-heure plus tard, le coupé du comte les emportait vers Olichy-sous-Bois.

— Le voyage sera-t-il long ? demanda Bourguignon quand on se mit en route.

— Cinq lieues... une heure environ.

— Alors, nous avons le temps de causer.

Pourtant, malgré ces derniers mots, le vieillard, tapi dans son coin, n'en resta pas moins silencieux pendant les vingt premières minutes.

— A quoi penses-tu ? commença Francis qui, après l'avoir respecté, finit par s'impatienter de ce mutisme.

— A vous, monsieur le comte.

— A moi ? Et que te dis-tu ?

— Je me demande si, au lieu de vous faire mettre le premier pied dans cette fange de crimes, où bientôt vous vous embourbez, il ne faudrait pas mieux vous laisser à votre ignorance du passé.

— J'en sais trop maintenant pour ne pas tenir, si exécration qu'il soit, à connaître le reste. Je veux tout tenter pour sauver ma sœur. Qu'un autre la trouve indigne de pitié, soit ! Mais ai-je le droit de la condamner, moi qui suis la cause première de son forfait ? Si, par un miracle de Dieu, le souvenir de son crime s'effaçait de ma pensée, il y resterait alors la mémoire de cette affection profonde, de ce dévouement de toutes les heures, de cette intelligente sollicitude avec lesquelles Berthe a veillé sur mes jeunes années.

— Oui, mais par orgueil du nom... ne l'oubliez pas ! dit durement Bourguignon.

— Laisse-moi, au contraire, l'oublier et ne voir en elle que la sœur qui m'a aimé... jusqu'au crime. Avec cette illusion, il est de mon devoir de la soustraire à la justice des hommes qui planera sur elle... tant que ces fatales traces du passé n'aient pas été anéanties.

— Croyez-moi, vous entreprenez là une bien rude tâche, appuya le valet en hochant la tête.

— Je réussirai si tu veux m'aider de tes conseils, si tu consens à me dévoiler les antécédents de ceux que je dois combattre.

Probablement que le fidèle serviteur n'avait pas entendu cet appel à sa protection, car au lieu d'y répondre, il demanda subitement :

— Où en sommes-nous du voyage ?

— Nous avons franchi la barrière et nous approchons de Noisy-le-Sec.

— J'y suis venu, il y a plus de trente ans, accompagner M. de Saint-Dutasse à un duel où il fit à son adversaire l'insigne honneur de le transpercer... Ce monsieur n'eût même pas le temps de lâcher un simple merci, débita Bourguignon.

Puis, avec un gros soupir, il grommela :

— Ah ! c'était le bon temps !

Le comte pressentit que le bonhomme allait s'absorber en ses mélancoliques souvenirs et, pour le ramener à la situation, il répéta :

— Oui, je suis certain de triompher de ces misérables, si tu veux me dévoiler leurs antécédents.

Pas plus que la première fois, le valet sembla n'avoir écouté. Comme Francis attendait qu'il lui plût de répondre, il fut fort étonné de voir Bourguignon, qui venait de secouer sa rêverie, lui dire tout à coup :

— Monsieur de Valnac, voulez-vous que je vous conte une histoire ?